



Superflic Marc Ruskin, infiltré dans les années 1990 (à gauche), et dans le civil aujourd'hui.

COURTESY OF MARC RUSKIN/VITAL AGIBALOW FOR HENSEL

# Un « Frenchie » au FBI : les confessions d'un infiltré

Pendant vingt ans, le seul flic franco-américain du FBI, Marc Ruskin, s'est glissé dans la peau des plus dangereux criminels. Pour mieux les faire tomber. Un témoignage exceptionnel.

Par Axel Gylén

Lorsqu'il pousse la porte d'*EJ's Luncheonette*, personne ne le remarque. Et quand Marc Ruskin, souriant et décontracté, traverse ce restaurant de Manhattan pour s'asseoir à une table au milieu de la salle, personne ne devine non plus qu'il dissimule un pistolet de gros calibre sous sa chemise. Rien de plus normal : pendant deux décennies, son métier a précisément consisté à se fondre dans le décor et à passer inaperçu. Agent du Federal Bureau of Investigation (FBI) durant 27 ans, pour être exact, Marc Ruskin a vécu *undercover* (« infiltré ») pendant 20 ans sous 12 identités différentes.

Un jour c'était « Alex Perez », un autre « Daniel Martinez », un autre encore « Sal Morelli », « Eduardo Dean », « Henri-Marc

Renard » ou « Pascal Latour ». Homme caméléon, Marc Ruskin trafique alors de l'héroïne, négocie des bijoux volés, blanchit de l'argent sale, marchande des armes, monnaie des secrets nucléaires. Tout cela pour la bonne cause et sans éveiller les soupçons des *bad guys*, mafiosi italiens, trafiquants chinois, flics ripoux, terroristes d'extrême droite, traders véreux de Wall Street ou encore traîtres à la patrie, qui, grâce à lui, se sont retrouvés derrière les barreaux par centaines. Un tableau de chasse qui fait de lui l'un des plus célèbres UC (*undercover agent*) de l'histoire du FBI, au niveau

de l'infiltré Joe Pistone interprété par Johnny Depp dans *Donnie Brasco*, un film de 1997 où Al Pacino joue le rôle du truand sicilien.

Né à Paris, où il a vécu jusqu'à l'âge de 6 ans, avant de déménager à New York, Ruskin est aussi le seul Français ou, plus exactement, le seul Franco-Américain à avoir travaillé au FBI à un tel niveau. Originaire également de Buenos Aires, la capitale argentine, où, enfant, il passait les vacances d'été chez ses grands-parents, notre superflic passe-muraille parle couramment français, espagnol, anglais et un peu mandarin. Un background très utile à l'heure de s'inventer des identités fictives.

« Ce boulot requiert un profil particulier », dit sans forfanterie Ruskin, qui fut procureur adjoint au début de sa carrière et enseigne aujourd'hui le droit pénal à la City University of New York. « La plupart des gens normaux ne survivraient pas une heure au contact des vrais criminels. Il faut être capable de s'adapter à leurs codes, penser comme eux, gagner leur confiance, ne pas poser de questions suspectes et, constamment, naviguer en eaux troubles », raconte Ruskin dont les palpitants Mémoires sont parus en 2017, sous le titre *The Pretender* (St. Martin's Press, non traduit), soit « le simulateur ».

C'est certain, devenir « infiltré » n'est pas donné à tout le monde. Sur 50 000 candidats spontanés désireux d'intégrer le FBI chaque année, seulement 12 000 sont convoqués à l'épreuve écrite. Après maints entretiens et tests psychologiques, le « Bureau », ou « Bu » selon le jargon

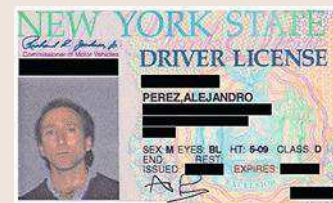
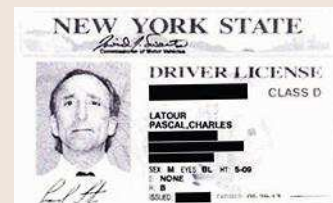
## “ LA PLUPART DES GENS NORMAUX NE SURVIVRAIENT PAS UNE HEURE ”

” Marc Ruskin

maison (prononcer « biou »), n'en orientera que 600 vers la FBI Academy de Quantico, en Virginie. Et ce n'est encore qu'une infime proportion d'entre eux qui intégreront, plus tard, la crème de la crème : « En tout, le FBI compte seulement une centaine d'infiltrés à plein temps sur tout le territoire américain », révèle Ruskin.

L'art de la filature, à l'aide de quatre ou cinq voitures, figure parmi les premières compétences enseignées aux agents du Groupe des opérations spéciales, intégré par Ruskin un an après sa formation initiale à Quantico. « Crever le feu arrière d'une voiture avec un tournevis peut être très utile : cela permet de ne pas la perdre de vue dans la nuit, y compris depuis les avions Cessna qui participent parfois aux filatures », explique-t-il en mangeant ses œufs au bacon.

Mais la chose déterminante, c'est la fabrication d'une « légende », d'une fausse identité. « Ce travail, appelé *backstopping* en anglais, peut durer des mois. Au début de ma carrière, j'ai inventé ce personnage : "Alex Perez", petit truand à catogan, blouson de cuir et chaîne en or, avec un passé de trafiquant à Miami – ville synonyme, à l'époque, de trafic de coke. Pour plus de crédibilité, ma Chrysler Imperial était immatriculée en Floride. L'idée, c'est d'être convaincant au point qu'avant même d'avoir ouvert la bouche, mes



COURTESY OF MARC RUSKIN

## Les douze fausses identités de l'agent Marc Ruskin

Les noms d'Alejandro Perez, Pascal Latour et Alejandro Marconi, qui figurent sur ces trois permis émis par l'Etat de New York, sont trois des douze fausses identités utilisées par Marc Ruskin au cours de sa carrière d'« infiltré ». Parfois, l'agent du FBI menait plusieurs enquêtes simultanées. « Il s'agissait donc de ne pas se tromper de portefeuille quand je sortais en mission », raconte-t-il. Afin de crédibiliser sa « légende », ou fausse identité, chaque portefeuille contenait pléthore de documents à son (faux) nom : carte de sécurité sociale, carte de mutuelle, carte de crédit, carte de vidéoclub, cartes de visite ou encore carte de club de strip-tease. « J'étais basé à New York, mais mes voitures successives, elles, étaient toujours immatriculées à Miami, dont la réputation était épouvantable, en vue de renforcer mon côté voyou. »





Détente En compagnie d'un collègue dans un hôtel avant un rendez-vous avec des receleurs colombiens.

COURTESY OF MARC RUSKIN

interlocuteurs soient persuadés d'avoir un type du milieu devant eux », sourit Marc Ruskin.

Plus tard dans sa carrière, lorsqu'il traite avec des gros bonnets de la famille Genovese, une des cinq familles de la mafia italo-new-yorkaise, Marc Ruskin se fabrique une autre légende, celle d'un Américano-Argentin, Daniel Martinez, receleur international de bijoux volés. « Là, plus de queue-de-cheval ni de blouson de cuir, mais des costumes luxueux achetés à Buenos Aires, des cravates Hermès, une Mercedes 500 SEL et une chevalière à l'annulaire, le tout fourni par le FBI, qui possède une vaste collection d'accessoires saisis lors d'opérations policières. »

Plusieurs fois, Marc Ruskin craint pour sa vie. Se faire descendre, malheureusement, fait partie des risques du métier. Dans les années 1990, lors d'une soirée dans un restaurant du Queens avec des trafiquants d'héroïne chinois, « Alex » lance à la cantonade : « On passe une supersoignée ! » L'instant d'après, il se lève pour descendre aux toilettes. Un des Chinois l'accompagne

au sous-sol et, alors qu'ils sont côte à côte devant les urinoirs, le mafieux palpe le dos d'« Alex » afin de vérifier qu'il ne dissimule aucun fil électrique sous sa chemise, révélant la présence

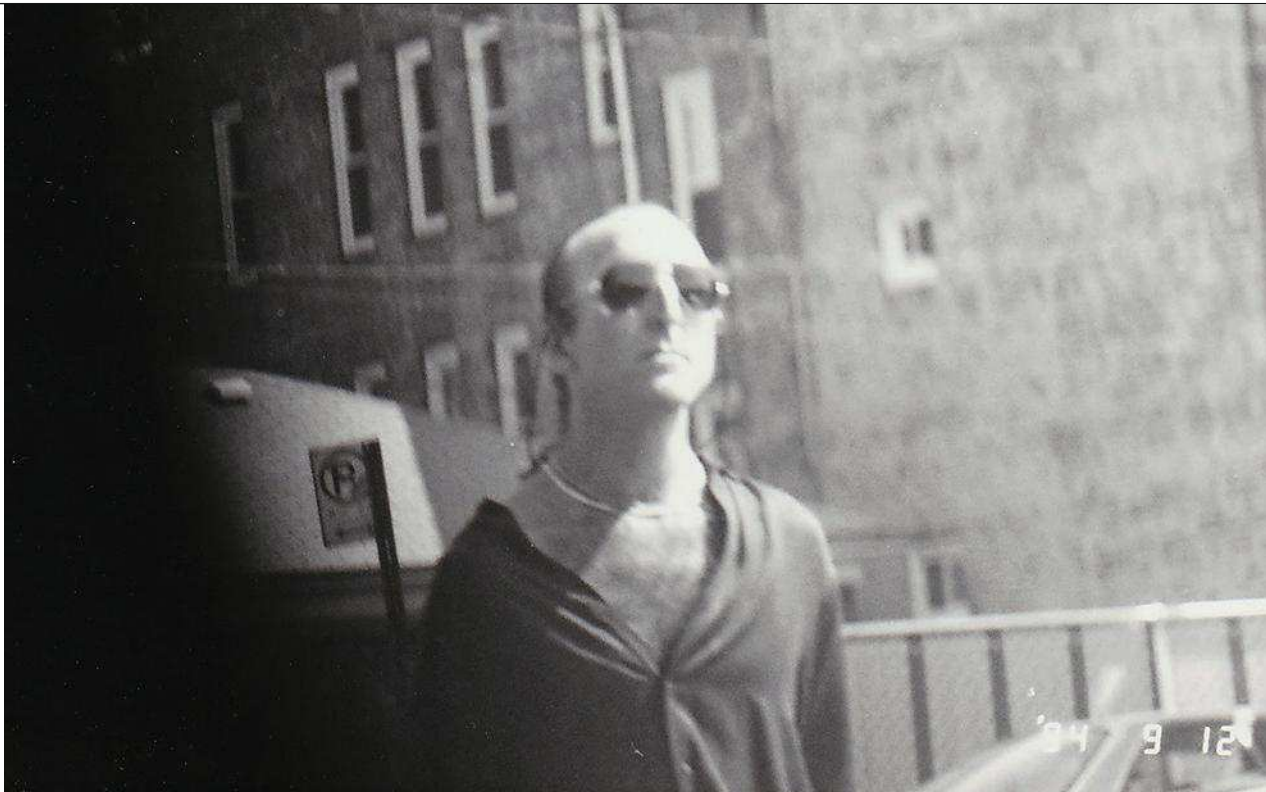
## SE FAIRE DESCENDRE, MALHEUREUSEMENT, FAIT PARTIE DES RISQUES DU MÉTIER

d'un magnétophone. Sueurs froides. « Ce jour-là, je n'avais pas mon enregistreur Nagra, habituellement caché dans mon pantalon et relié par un fil à un interrupteur placé dans ma poche. » La découverte de ce dispositif aurait signifié une exécution immédiate, comme ce fut le cas pour un collègue quelques années auparavant. Négligent, ce dernier avait simplement placé son Nagra dans une sacoche ouverte sur la banquette arrière de la voiture du trafiquant où il se trouvait. « Lorsque ce dernier s'en est aperçu, les deux ont dégainé leurs armes, et ils sont morts en même temps. »

Souvent, à l'instar de Philip et Elizabeth dans la série de Netflix *The Americans*, Ruskin travaille en binôme avec Alicia Hilton, une jolie collègue du « Bureau » qui se fait passer pour sa petite amie. « Alicia et moi avions un code. Si je l'appelais "honey" ("chérie"), par exemple en disant : "Honey, tu n'es pas fatiguée ?", alors elle devait flinguer notre interlocuteur immédiatement. Mais le cas ne s'est jamais présenté. »

Chose étonnante : le danger provient parfois des rangs mêmes du FBI. « Un jour, lors d'un déjeuner avec la famille Genovese dans un restaurant leur appartenant (avec, comme d'habitude, tout un dispositif de surveillance du FBI dans les parages), des collègues novices se sont précipités vers moi sur le parking de l'établissement alors que je venais à peine de sortir. "Alors, ça s'est bien passé?", m'a dit bêtement un collègue qui ressemblait à un flic à 3 kilomètres. Si ce jour-là, le voiturier nous avait vus, mon prochain rendez-vous chez ces parrains italiens aurait été le dernier. »

Au tournant du millénaire, Marc Ruskin quitte provisoirement le terrain. Muté à Paris pour trois mois, il travaille comme agent de liaison du FBI à l'ambassade des Etats-Unis. Là, il coopère avec la police française, en décembre 2001, lors de l'affaire Richard Reid, alias « Shoe Bomber », le terroriste embarqué sur un vol Paris-Miami qui voulait faire sauter l'avion à l'aide d'un explosif dissimulé dans sa semelle. Son affectation suivante, également au sein d'une ambassade, le mène à Buenos Aires, où il est pris dans une fusillade, fortuite et sans rapport avec ses fonctions. « Alors que j'étais au volant de ma voiture à un feu rouge, deux types à moto m'ont dépassé, se sont arrêtés devant le véhicule qui me précédait, et l'un s'apprêtait à tirer sur les occupants. Je suis sorti, et j'ai riposté en me protégeant derrière ma portière ouverte. Les deux types ont détalé, et personne ne les a jamais revus. » En 2003, Marc Ruskin, dont la biographie est décidément fournie, est appelé à la rescousse dans le



COURTESY OF MARC RUSKIN

**Caméléon** Lunettes Cartier sur le nez et chaîne en or autour du cou, Marc Ruskin, alias « Alex », déambule dans le Queens, à New York, en 1994. Il est en route pour un rendez-vous avec des trafiquants d'héroïne de la mafia chinoise.

pays voisin afin d'élucider le kidnapping d'une ancienne Miss Paraguay. L'affaire est promptement résolue.

De retour aux Etats-Unis en 2005, le UC reprend du service sur le terrain, sa véritable passion. Il y perfectionne encore son art de l'infiltration dans le cadre d'affaires de plus en plus considérables. Il jongle parfois avec cinq identités différentes, menant autant d'enquêtes simultanées. En 2007, c'est lui qui confond le cupide sexagénaire Roy Lynn Oakley, responsable de la sécurité d'une fabrique d'uranium enrichi dans le Tennessee, qui ambitionne de vendre des barres de combustible (fabriquées uniquement aux Etats-Unis et d'une qualité rare) à une puissance étrangère. Marc Ruskin, alias « Jean-Marc », approche Oakley par téléphone, se

présentant comme un agent des services français désireux d'acquérir le savoir-faire américain pour le compte de Paris. « Le plus drôle, c'est que je lui parlais avec un accent français ridicule, comme l'inspecteur Clouseau dans *La Panthère rose* ! »

Quelques semaines plus tard, l'arrestation d'Oakley, digne de la série *Homeland*, mobilise une centaine de policiers et des experts nucléaires

mesurant la radioactivité avec des compteurs Geiger. Comme dans un polar avec Clint Eastwood, Oakley est arrêté sur le toit d'un parking alors qu'il remet à « Jean-Marc » des barres d'uranium cachées dans un sac de sport contre 200 000 dollars en liquide. « A chaque opération, le FBI simulait mon arrestation, non seulement pour préserver mon anonymat, mais aussi pour ne pas humilier inutilement les gens que j'avais fréquentés pendant des semaines ou des mois. Ajouter du sel sur leur plaie n'aurait servi à rien », conclut Ruskin, qui a pris sa retraite en 2012 (au FBI, elle est obligatoire à 58 ans).

Voilà, des milliers de souvenirs ont été égrenés. Marc Ruskin, alias « Alex Perez », se lève tranquillement, puis traverse le restaurant en direction de la sortie, pousse la porte et disparaît dans la rue new-yorkaise. Personne n'a fait attention à ce très discret « Frenchie » du FBI... **A. G.**

**Mythique** Le siège du FBI, non loin de la Maison-Blanche, à Washington.



MARK WILSON/GETTY IMAGES/AFP